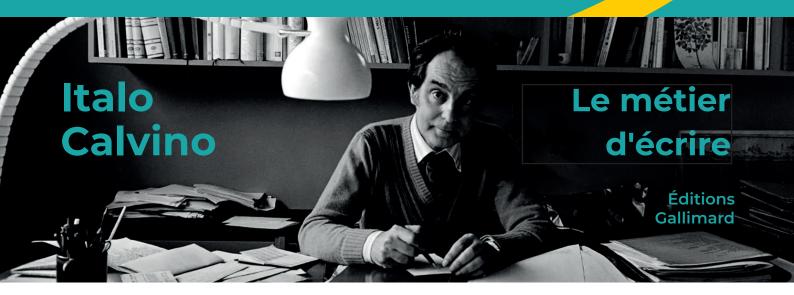


N°244 novembre 2023

FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste



Sommaire

Dossier Italo Calvino, Le Métier d'écrire. Correspondances (1940-1985)

02 Édito

03 Entretien avec Martin Rueff

11 Lettres choisies : Le Métier d'écrire

14 Portrait: Italo Calvino

16 La vérité est en marche et rien ne l'arrêtera.

Maison Zola-Musée Dreyfus

18 Dernières parutions

20 Agenda

Édito

Italo Calvino Le métier d'écrire

Nathalie Jungerman

À l'occasion du centenaire de la naissance d'Italo Calvino (1923-1985), plusieurs événements et publications célèbrent l'œuvre et la pensée de l'écrivain. Parmi ces événements, des émissions radiophoniques sur France Culture et un documentaire, Italo Calvino, L'écrivain perché, diffusé sur Arte. À l'Institut Culturel Italien de Paris, où figure l'exposition « Calvino Imaginaire » jusqu'au 12 janvier 2024, sont organisés des débats consacrés aux ouvrages récemment parus en France. Signalons justement la publication en septembre de *Liguries*, un recueil de textes inédits d'Italo Calvino aux éditions Nous, ainsi que la sortie le 15 novembre du roman Les jeunes du Pô aux éditions des Cahiers de l'Hôtel de Galliffet, inédit également, tous deux traduits et présentés par Martin Rueff. Mais c'est surtout la Correspondance de Calvino, publiée chez Galimard le mois dernier, avec le soutien de la Fondation La Poste, dont nous allons parler ici. Cette correspondance qui s'étale entre 1940 (Calvino n'a pas encore dix-sept ans) et 1985 (il a presque soixante-deux ans), intitulée *Le métier* d'écrire, traduite par Christophe Mileschi et Martin Rueff, établie et préfacée par ce dernier, est constituée de trois cent quinze lettres de Calvino choisies parmi le millier disponible. Cet ensemble, qui comprend un riche appareil critique, se construit en cinq périodes chronologiques : l'entrée en guerre et l'entrée en littérature ; les débuts chez l'éditeur Einaudi, le Parti Communiste et les premiers succès ; la sortie du PCI et l'installation à Paris ; les années parisiennes et le retour à Rome. Il y a très peu d'épanchements autobiographiques dans les lettres de Calvino. Certaines s'apparentent à des essais sur la littérature, la politique, la philosophie ou la traduction. La correspondance, captivante, fait partie de l'œuvre de l'écrivain. « Calvino a aimé la littérature : il a aimé la lire, l'écrire, la publier. Il eut, comme tout le monde, des difficultés à s'orienter dans le métier de vivre ; il fit du métier d'écrire le cœur de sa vie », affirme Martin Rueff – professeur de littérature française à l'Université de Genève, traducteur de l'italien, poète et philosophe -, que nous avons interviewé.



La région de la Ligurie en Italie, située dans le Nord-Ouest de la péninsule © D.R.

Entretien

avec Martin Rueff

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Vous avez traduit, avec Christophe Mileschi, la Correspondance (1940-1985) d'Italo Calvino, intitulée Le Métier d'écrire, dont vous avez établi et présenté l'édition publiée chez Gallimard. Trois cent quinze lettres figurent dans ce volume, sur le millier disponible. Quels ont été les critères de sélection pour établir ce corpus qui comprend plus de cent trente destinataires?

Martin Rueff: Il semble que l'archive d'Italo Calvino déposée chez Einaudi contienne plus de 5 000 lettres. C'est considérable pour un écrivain du XX^e siècle. L'édition italienne de ces lettres est due à Luca Baranelli. Cette correspondance constitue un des six tomes de l'édition des « Meridiani » – l'équivalent de la Pléiade en France : trois volumes de romans et récits, deux d'essais. un de correspondance. Luca Baranelli a repris cette édition pour le centenaire et vient d'offrir un nouveau volume riche de 1 086 lettres (Italo Calvino, Lettere, 1940-1985, Mondadori, Oscar Moderni, Baobab, 2023). L'édition Gallimard en compte 315, soit un peu moins d'un tiers – le volume fait tout de même près de 800 pages avec un riche apparat critique constitué d'une préface, et de plusieurs annexes dont un index raisonné des correspondants.

Il a fallu choisir et le résultat dépasse d'ailleurs le projet qui était plus réduit, grâce à la bienveillance de l'éditrice de la collection « Du monde entier ». Le choix était ardu - omnis determinatio negatio est. Il a répondu à trois types d'exigence : d'une part, il fallait permettre aux lectrices et aux lecteurs de France de se faire une idée précise de l'itinéraire de Calvino. de l'œuvre de Calvino dans le temps. Ce point est d'autant plus important que l'image de Calvino

en France est sinon offusquée du moins simplifiée par des effets de réception. Pour la France, Calvino est le narrateur de la Trilogie des ancêtres, récits plaisants et tournés vers la jeunesse, ainsi que le formaliste agile et sans chair des Villes invisibles et de Si une nuit d'hiver un voyageur – le fameux « écureuil de la plume » selon l'image forgée par Pavese. Or Calvino naît comme écrivain après la guerre : il est marqué par Pavese, Vittorini et Natalia Ginzburg. Il est communiste par conviction, quitte le parti, reste communiste. Son engagement reste intact, mais change de forme. Ainsi, en lisant la Correspondance on a la possibilité de suivre cet écrivain : ses fidélités et son évolution qui est tout uniment formelle et politique. D'autre part, il fallait aussi que les lecteurs mesurent combien Calvino a aimé la littérature : il a aimé la lire, l'écrire, la publier, Il eut. comme tout le monde. des difficultés à s'orienter dans le métier de vivre ; il fit du métier d'écrire le cœur de sa vie. Enfin, nous avons voulu aussi donner aux lecteurs une idée de la palette de ses talents, de ses humeurs, de ses désirs. Les lettres de jeunesse sont nombreuses – la correspondance avec Eugenio Scalfari est celle d'un jeune homme brillant. La vie s'ouvre devant lui. C'est bouleversant. Les lettres des années 80 sont plus mélancoliques.

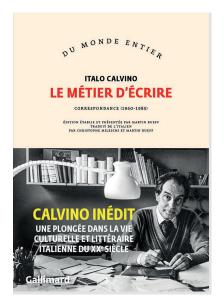
Ajoutons que nous voulions aussi que le lectorat français retrouve ou découvre des auteurs italiens qu'il aime ou qu'il peut apprendre à aimer. Nous avons édité les seules lettres de Calvino et pas celles de ses correspondants.

Vous expliquez dans votre préface que vous avez « subdivisé » les lettres en cinq périodes. Pouvez-



Martin Rueff © Les Rencontres de Genève, Histoire et Cité

Poète, traducteur et philosophe, Martin Rueff est né en 1968 à Calgary. Il est actuellement professeur à l'Université de Genève et dirige chez Verdier la collection Terra d'Altri, spécialisée en littérature italienne. Il a été responsable chez Gallimard de l'édition des Œuvres de <u>Cesare Pavese</u> dans la collection « Quarto ». Il est l'auteur de textes de création poétiques et critiques, ainsi que de nombreuses traductions. Il a publié récemment aux Éditions Nous, *Liguries,* un recueil d'inédits d'Italo Calvino. Il est. avec Christophe Mileschi, le traducteur du Métier d'écrire, recueil de 315 lettres de Calvino qu'il a établi et préfacé.



Italo Calvino Le métier d'écrire Correspondance (1940-1985) Trad. de l'italien par Christophe Mileschi et Martin Rueff Édition établie et présentée par Martin Rueff. Éditions Gallimard, coll. Du monde entier., oct. 2023, 800 pages.



vous nous rappeler ici à quoi correspondent ces différentes périodes?

M.R. Il n'est pas difficile de définir les bornes de la première période de cette correspondance : elles vont de 1940 à 1945 et correspondent aux lettres 1 à 36. À l'exception de la toute première lettre, écrite en villégiature, Calvino écrit ses lettres après avoir quitté San Remo pour Turin (novembre 1941). Cette période de quatre années s'achèvera en 1945. Calvino a dit l'importance de la guerre de libération ; il a raconté son 25 avril. Les lettres turinoises sont celles d'un fils à ses parents : il y raconte sa vie matérielle, ses efforts à l'université d'agriculture (il s'y était inscrit pour leur faire plaisir), ses difficultés avec l'enrôlement fasciste. Brillent parmi cette liasse les missives envoyées à Eugenio Scalfari. Ces lettres sont traversées par un enjouement communicatif. Calvino y décrit sa vie d'étudiant, celle des compagnons de lycée qui l'ont suivi à Turin ; il évoque ses premières amours. Il ne cesse d'admonester son ami qui lui manque, se plaint du retard de ses lettres. l'invite avec fermeté à venir le rejoindre à San Remo. Il dessine, invente des dispositifs typographiques, mime des gestes d'écriture, compose des poèmes. Une amitié passionnée se déploie qui a ses faces de lumières et de rire, mais aussi ses faces sombres d'angoisses et de jalousie. Mais il y a plus. Ces lettres sont déjà celles d'un apprenti écrivain qui cherche sa voie dans la littérature. Calvino échafaude des projets. Il se croit alors fait pour le théâtre : il rend compte de ses réalisations d'écriture, de ses lectures aussi. puis, de ses efforts pour envoyer ses pièces à des concours. Outre le récit et le théâtre. l'art d'écrire

des articles pour les journaux est un thème important de la correspondance avec Scalfari à qui Calvino reproche souvent son ton fumeux. En 1943, Calvino passe l'été à San Remo mais ne rentre pas à Turin. Il doit se rendre au camp de la milice universitaire de Mercatale di Vernio près de Florence pour achever sa formation d'officier. Le 6 août 1943, il écrit à Scalfari : « il est maintenant venu le moment d'agir. Pour ce qui me concerne, je suis prêt à m'y plonger corps et âme » (40). On pense au loriot de René Char: « l'épée de son chant ferma le lit triste ». Entre mars et septembre 1944 (lettres 42 et 43) Calvino se tait. Il est entré dans la guerre de résistance. Un lourd silence traverse cette correspondance: « vous, ceux d'en bas, vous ne pourrez jamais comprendre ce qu'a été cette période pour nous » (45). Calvino a vu la mort de près. Il est devenu écrivain pour dire les compagnons, le courage, la peur, l'attente, la mort, les morts.

La centaine de lettres qui s'étalent entre la fin de la guerre et la démission douloureuse du P.C.I (1957) correspond à une seconde période qui va de la lettre 47 à la lettre 164. Plusieurs

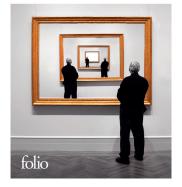


Italo Calvino Nos ancêtres

Le vicomte pourfendu, 1952 Le baron perché, 1957 Le chevalier inexistant, 1959 Coffret de trois volumes vendus ensemble Trad. de l'italien par **Martin Rueff** Nouvelle traduction. Éditions Gallimard, Coll. Du monde entier, 2018 traits caractérisent cette période. « Depuis 1945 je vis à Turin, en gravitant autour de la maison d'édition Einaudi, pour laquelle j'ai commencé à travailler en allant vendre des livres qu'on pouvait acheter à crédit, et dans les bureaux de laquelle je travaille aujourd'hui encore. Pendant cette dizaine d'années j'ai écrit seulement une partie des choses que j'aurais voulu écrire, et j'ai publié seulement une petite partie des choses que j'ai écrites, dans les quatre volumes que j'ai fait imprimer ». Un lieu d'abord : Turin ; une recherche: celle d'un métier - le métier d'écrire s'accompagnant d'une profession (journaliste ou éditeur ?) ; une double affirmation ensuite: Calvino devient un écrivain et ne dissocie pas cette vocation de sa vocation politique. Pendant cette période la correspondance s'étoffe de très nombreux correspondants. Un drame coupe cette période en deux : la mort de Cesare Pavese. On sait bien ce que Calvino doit à Einaudi et ce que Einaudi doit à Calvino. On découvre pourtant dans la correspondance que Calvino a hésité entre plusieurs métiers. En 1943 (35), il écrit à Scalfari qu'il balance (c'est le « dilemme italocalvinien ») entre « faire » l'agronome ou « faire »

Italo Calvino

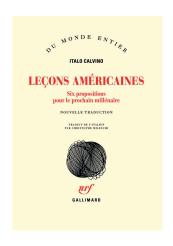
Si une nuit d'hiver un voyageur



Italo Calvino Si une nuit d'hiver un voyageur [Se una notte d'inverno un viaggiatore] Trad. de l'italien par Martin Rueff Traduction nouvelle Éditions Gallimard, Coll. Folio, 2015

l'écrivain. En 1946, Einaudi lui propose un travail : représentant de la maison d'édition. Fin avril 1948, il abandonne Einaudi pour devenir rédacteur à L'Unità (édition de Turin) : il y restera jusqu'en septembre 1949. À partir de cette date, les liens se resserrent encore avec Einaudi: en 1952 il devient directeur du « Notiziario Einaudi », bulletin d'information culturelle de la maison d'édition; en 1955, il est enfin nommé cadre de la maison d'édition. La correspondance atteste du sérieux avec lequel Calvino envisageait son travail d'éditeur. Il le déclarera plus tard : « à un moment donné, il s'est trouvé que j'étais devenu un écrivain, mais c'est arrivé assez tard. J'ai beaucoup travaillé dans le monde de l'édition, dans mes moments de liberté, j'écrivais énormément, et de cette masse sortaient des livres. mais la plupart de ma vie, je l'ai consacrée aux livres des autres, pas aux miens. J'en suis content, parce que le monde de l'édition est une chose importante dans l'Italie dans laquelle nous vivons, et le fait d'avoir travaillé dans un milieu éditorial qui a été un modèle pour toute l'édition italienne, ce n'est pas rien ». Cette formule donnera son titre à un livre : Les livres des autres qui recueille toutes les lettres éditoriales de Calvino. Calvino se retrouve au cœur d'un réseau de correspondants qui va s'intensifier : qu'il s'agisse des collaborateurs d'Einaudi (Pavese, Ginzburg, Vittorini, Einaudi luimême) ou d'écrivains (Fortini, Elsa Morante, Fenoglio, Pasolini, Anna Maria Ortese, Alba de Céspedes) et de critiques qu'il sollicite pour la maison d'édition et avec lesquels il noue parfois des liens d'amitié. Cette phase fut aussi celle des débuts et des reconnaissances de l'écrivain. Ni le journalisme, ni l'édition ne le détournèrent de sa vocation. Il fait état de quatre livres : ce sont, en octobre 1947, Le Sentier des nids d'araignée (publié par Einaudi et défendu par Pavese, le livre connaîtra un certain succès), en 1949 le recueil Le

Corbeau vient le dernier, en 1952, Le Vicomte pourfendu, en 1954, *L'Entrée en guerre* et, en 1957, Le Baron perché. Entretemps Calvino a écrit trois romans auxquels il a renoncé: en 1949 Le voilier blanc, en 1951 Les Jeunes du Pô, en 1953 Le collier de la reine. L'écriture et la réception de ces livres occupent une place importante dans la correspondance. Calvino se montre très sensible aux comptes-rendus de ses livres : il les commente, reprend les arguments avec minutie, approuve, conteste, accompagne. Cette double carrière - ce métier qui fut une vocation et cette vocation qui fut un métier -Calvino ne l'eût sans doute pas entreprise sans celui qui fut son mentor et son ami, son maître et son modèle, mais aussi celui dont la mort causa la plus grande des douleurs: Cesare Pavese. Ces années déjà si riches sont celles d'un militantisme actif au sein du P.C.I. qui entreprend de reconstruire les conditions politiques et culturelles d'une démocratie en Italie sur les décombres du fascisme. Calvino est l'auteur d'une importante « Autobiographie politique juvénile » (1960) dans laquelle il précise les phases et les modalités de son engagement : son enfance sous le fascisme et son éducation par deux parents antifascistes, anticléricaux, les discussions au lycée avec Scalfari et « l'antifascisme clandestin », l'engagement communiste dicté moins par l'idéologie (il se dit « anarchiste ») que par la conviction: « je sentais surtout dans ce moment précis que ce qui comptait était l'action, et les communistes étaient la force la plus active et la plus organisée ». Les deux âmes de la Résistance agissaient en lui. D'une part la Résistance comme défense de la légalité contre la violence fasciste, d'autre part, la Résistance comme fait révolutionnaire. La lettre de démission (158) est un des sommets de cette correspondance: Calvino y fait preuve d'une dignité et d'une



Italo Calvino Leçons américaines. Six propositions pour le prochain millénaire

[Lezioni americane] Trad. de l'italien par Christophe Mileschi Traduction nouvelle Éditions Gallimard, Coll. Du monde entier, 2017, 192 pages.

Christophe Mileschi est né en 1961 à Nancy. Il est actuellement professeur de littérature italienne contemporaine et de traduction à l'université Paris Nanterre. Il est l'auteur de plusieurs essais et articles de critique littéraire, de textes divers de création et de nombreuses traductions (Campana, Moravia, Léonard de Vinci, Pasolini, Meneghello, Celestini, Manganelli, Manzoni, Calvino...). Il a été membre, d'octobre 2005 à juin 2008, de la Commission Littératures étrangères du Centre National du Livre, qu'il a ensuite présidée de juin 2008 à juin 2011.

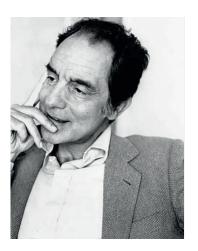
force impeccables. Il répète ses convictions. Il ne renonce pas.

La troisième phase de la correspondance (lettres 165 à 238) correspond aux années comprises entre la sortie du P.C.I. en 1957 et l'installation à Paris en 1967. Du point de vue personnel cette période est ponctuée par la rencontre avec Esther Judith Singer en 1962. Calvino s'installe avec Chichita (c'est son surnom) à Rome pendant l'automne 1964 ; le mariage a lieu à la Havane en février 1965 ; en mai naît leur fille Giovanna Calvino; la famille (comprenant aussi le fils de Chichita, Marcelo Weis) s'installe à Paris en juin 1967.

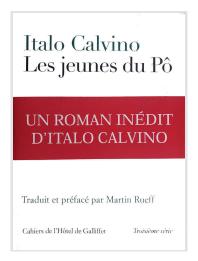
En 1958 le succès public du Baron perché pousse Einaudi à publier un volume des récits de Calvino dans les « Supercoralli » ; en 1959 il publie Le Chevalier inexistant; en 1960 La Trilogie des ancêtres; en 1963 Marcovaldo, ainsi que La Journée d'un scrutateur. Calvino est un écrivain estimé, recherché. aimé. Il est tiraillé entre un désir de disponibilité et d'ouverture et un élan de retrait et de concentration. Calvino oscille vraiment entre participation et refus. attachement et arrachement. Il n'est pas difficile de voir en Cosimò une allégorie de cette position II continue à se prodiquer pour les écrivains qu'il aime (Gadda, Bassani) commente les livres des amis avec finesse et force (Morante, Vittorini, Fortini, Pasolini, Moravia, Fenoglio, Natalia Ginzburg, Primo Levi, Sciascia, Amelia Rosselli). Il défend ses livres comme lorsqu'il réfute l'interprétation du Chevalier inexistant par Pedullà (193). L'écrivain Calvino a gagné en notoriété. Il fait autorité. On trouve dans ces lettres-essais de véritables dissertations suivies sur la littérature : mentionnons la longue lettre à la revue Paragone sur la traduction (218), les lettres sur l'analyse stylistique (220, 223), sur la critique (225, 235, 242). Calvino s'internationalise: il est sollicité par ses traducteurs depuis l'étranger (c'est alors qu'il entame une correspondance régulière avec Jean Wahl) et fait

États-Unis. La correspondance américaine est brillante, précise, sociologique, politique – enjouée.

Les raisons qui mènent Calvino à s'installer à Paris de 1967 à 1980 (lettres 243-298) sont de plusieurs ordres : il en est de biographiques qui tiennent à la vie de famille (Chichita aimait Paris); il en est de culturelles qui tiennent à l'attraction évidente qu'exerçait Paris à la fin des années 60 (littéraires, artistiques, intellectuelles et philosophiques enfin); il en est peut-être d'éthiques qui tiennent à la position, à l'assiette de Calvino. Surexposé en Italie en vertu de ses multiples liens et de son succès, il n'est pas interdit de penser que Calvino soit venu à Paris pour trouver un peu de solitude. Ne perdant pas son temps en socialités, économe dans sa correspondance. l'ermite se réserve. Il est réticent à s'exprimer sur la vie politique : qu'il s'agisse de la vie politique française (voir sur mai 68, 249) ou de la vie politique italienne. Ces années parisiennes sont riches de projets et de réalisations. En 1968, c'est Temps zéro et La mémoire du monde et autres cosmicomics; il écrit une anthologie pour les écoles, il projette une revue avec Gianni Celati, Giorgio Agamben et Carlo Ginzburg. En 1969 il publie la première version du Château des destins croisés: en 1970 sort sa présentation de l'Arioste : Orlando furioso di Ludovico Ariosto raccontato da Italo Calvino (qui fit plus pour la littérature classique italienne que Calvino?); en 1972 il publie Les Villes invisibles: en 1974. il commence sa collaboration avec Il Corriere della sera où paraîtra dès 1975 la série des récits de Palomar. Il devient un conférencier très sollicité à la mesure de sa gloire mondiale (il est invité aux États-Unis en 1976). En 1979, paraît *Si une nuit* d'hiver un voyageur qui est à la fois une prouesse technique, une réalisation digne de l'Oulipo et le rêve mené à bien d'un roman qui ne ferait jamais que commencer. En 1980 il décide de publier



Italo Calvino Les jeunes du Pô



Traduit de l'italien et préfacé par **Martin Rueff** Édition bilingue Istituto Italiano di Cultura, Cahiers de l'Hôtel de Galliffet, 128 pages, 15 novembre 2023 Institut Culturel Italien de Paris

un long voyage de six mois aux

un recueil de ses principaux essais depuis 1955 sous le titre Tourner la page [Una pietra sopra. Discorsi di letteratura e di società]. Il rentre en Italie et s'installe à Rome.

Le retour à Rome marque la dernière période (1980-1985 - lettres 299-316). Calvino va consacrer beaucoup d'énergie aux livres des autres : en 1980, il accompagne la traduction de La petite cosmologie portative de Raymond Queneau due à Sergio Solmi, fait paraître un choix de textes de Tommaso Landolfi, écrit une introduction à l'Histoire naturelle de Pline. En 1983, il publie Palomar; en 1984, à la suite des difficultés financières d'Einaudi, il accepte l'offre de Garzanti de faire paraître un livre d'essais, Collection de sable ainsi que ses Cosmicomics vieilles et neuves. En 1985, il traduit Queneau et met au point les six Leçons qu'il devait prononcer à Harvard. Après l'ictus du 6 septembre, il est emporté dans la nuit du 18 au 19 septembre par une hémorragie cérébrale. Il y a quelque chose de bouleversant à lire ces lettres en les sachant ultimes. La vie continue ignare de la mort qui vient.

Liquries de Calvino, recueil bilingue que vous avez traduit et présenté, est publié aux éditions Nous et a paru en même temps que Le Métier d'écrire. Ce recueil est formé d'un ensemble de textes inédits de Calvino, poèmes et proses. Est-ce que traduire la Correspondance d'Italo Calvino présente (ou ne présente pas) des difficultés particulières ? Est-ce que le travail de traduction est différent quand il s'agit d'autres textes? « Il écrit ses lettres comme il écrit ses livres (...) Le sujet importe peu, seul importe l'acte. Et l'acte c'est l'écriture. », peut-on lire dans votre préface... M.R. Les lettres d'Italo Calvino ne présentent pas de difficultés particulières. La langue d'Italo Calvino vise partout la clarté, la vitesse, la profondeur sans affectation, la légèreté et la fermeté. Il faut être aussi attentif que lorsque l'on traduit ses fictions ou ses essais. Au reste, certaines de ces lettres se présentent comme de véritables dissertations. On peut même penser que certaines furent écrites pour être publiées. On notera des effets de contagion : des morceaux d'articles deviennent des lettres, des bouts de lettres se retrouvent dans des articles. Écrire des lettres fait partie du métier d'écrire.

L'intitulé de la Correspondance

fait écho au *Métier de vivre*, le

Journal de Cesare Pavese paru

donne son titre à un volume

d'Italo Calvino, Le Métier d'écrire,

après sa mort en 1952. Ce Journal

rassemblant les œuvres majeures

de l'écrivain, dirigé par vos soins

et publié chez Gallimard en 2008

dans la collection « Quarto ». Pavese était pour Calvino un ami très important, un grand modèle littéraire, et l'on voit dans ses lettres de 1950 - notamment celles à sa famille, à Isa Bezzera. son amie, ou encore au philosophe Valentino Gerratana combien son suicide l'a affecté... M.R. Il voua à Pavese le culte de l'amitié. C'est à Pavese déclare-t-il en 1956 que je dois ma « formation d'écrivain ». Entre 1945 et 1950, les deux hommes se voient « quotidiennement » : « il était le premier à lire tout ce que j'écrivais. J'avais à peine fini un récit que ie courais le trouver pour le lui faire lire ». Il admire infiniment l'écrivain (« le plus important, le plus complexe le plus dense des écrivains de notre temps ») dont la force poétique est faite de « réticence et de tension ». Il admire aussi le traducteur et l'éditeur : il admire le travailleur. en contact étroit et actif avec le présent, plein de cette énergie qu'il partage avec Vittorini. Il devinait les puissances de mort qui assombrissaient son ami : il ne parvint pas à empêcher qu'elles prissent le dessus. Un soupçon ne le quitta pas – celui d'avoir été l'ami qui ne lui a pas sauvé la vie. Calvino est désespéré. « Pour moi », écrit-il à Isa Bezzera le 3 septembre 1950, « Pavese signifiait beaucoup: non seulement mon auteur préféré, un de mes amis les plus chers, un collègue de travail depuis plusieurs années, un interlocuteur quotidien, mais un des personnages qui aura

Calvino



Italo Calvino
Liguries
Traduit de l'italien et présenté
par Martin Rueff
Édition bilingue
Éditions Nous, Coll. VIA, 168 pages, sept. 2023

Liguries est un ensemble constitué de textes inédits de Calvino : cina proses qui s'échelonnent entre 1945 et 1975 et six poèmes écrits pendant la Résistance. Un autre Calvino apparaît ici : non plus l'écrivain de l'imaginaire, de la fantaisie ludique et de la fiction. mais l'œil vivant, scrupuleux, animé par une pulsion de voir et de décrire qui fut aussi forte que sa passion de raconter. Ces textes composent aussi bien un guide de la Ligurie : de son littoral, de son arrière-pays et de ses principales villes, Sanremo, Gênes et Savone. On y découvre la géographie et l'histoire de cette région, on y comprend l'économie et la société ligures. Mais ce livre a également une dimension autobiographique, puisque Calvino écrit sur la terre de ses origines, de son enfance et de son adolescence. Liguries jette ainsi une lumière forte, nette et profonde sur l'ensemble de son œuvre.

été le plus important dans ma vie (...) ». Ce suicide est comme une écharde. Italo Calvino écrit à Valentino Gerratana quelques jours après : « mais l'important, c'est de dire sa lutte contre ce mal » - l'important c'est de dire la puissance de vie dans la puissance de travail : la lutte contre la mort, contre l'affaissement, contre le vide. C'est pourquoi Calvino ne cessera de s'activer pour Pavese : « il vaut mieux se mettre à travailler sur tout ce qu'il nous a laissé pour continuer à apprendre de lui, comme quand il était vivant ». Il se fera l'éditeur de Pavese. Il lui consacrera quelques-uns de ses plus beaux textes critiques. Entre 1950 et 1951, Calvino compose un roman qu'il abandonnera, *Les Jeunes du Pô*. Pasolini le publiera plus tard dans Officina, la revue qu'il avait fondée avec Leonetti. Calvino a toujours considéré que ce livre était raté, beaucoup l'ont dit après lui. Or en traduisant et en éditant *Les Jeunes du Pô*, j'ai pu mesurer que l'ombre qui plane sur ce roman du fleuve, ce n'est pas l'échec, mais la mort de Pavese. Peut-être est-ce la mort de Pavese qui a libéré l'écrivain Calvino de sa tentation d'écrire des récits et des romans inspirés de son maître. La même année il publie Le vicomte pourfendu qui est un grand succès. Calvino a vécu ce succès comme une trahison.

Calvino s'écarte du principe d'unité de l'œuvre qui obsédait Pavese, et du rapport au lieu, à un lieu littéraire...

M.R. Cet écrivain dont on a voulu faire une image même du détachement, désireux de cette mondialisation qu'il avait pour ainsi dire anticipée, cet écrivain qui écrivait en 1959 (il avait alors 36 ans): « désormais ie crois que vivre dans telle ou telle cité aura la même importance que vivre dans telle ou telle rue ou dans telle ou place. Pour ce qui me concerne, ma résidence est Partout », cet écrivain des villes invisibles était l'homme d'une terre, de ses parfums, de ses couleurs et de ses âpretés.

Si Calvino conçut son œuvre comme une suite de recommencements et de

métamorphoses, d'arrachements et d'évolutions, la Ligurie fut son port d'attache, à condition de préciser qu'il aima autant l'arrièrepays de Ligurie que son littoral, ses échancrures et ses plages. Calvino est un écrivain de l'attachement et non de l'enracinement. Cet attachement s'entend sur fond d'arrachement. La paronomase ici désigne une disposition existentielle. Je pense ici au poète Michel Deguy: « le fond de l'affaire peut seulement être dit en poème - de langue, de musique, de peinture, de pierre... parce que c'est tout un poème. Quel est le fond de l'affaire? Je le nomme aujourd'hui attachement ».

Il s'étonne aussi que Pavese puisse tenir un journal intime, lui qui n'en a jamais tenu et « n'écrivais pas des lettres pour se confier »... Quel était pour Calvino le rôle de la correspondance et du correspondant ?

M.R. Calvino écrit pour comprendre et se comprendre. En 1983, deux ans avant sa mort, Michel Foucault consacre une étude à « l'écriture de soi ». Cette étude qui devait constituer une introduction à L'Usage des plaisirs, relevait d'une enquête plus étendue sur « les arts de soi-même », c'est-à-dire sur l'esthétique de l'existence et le gouvernement de soi et des autres dans la culture gréco-romaine, aux deux premiers siècles de l'empire. Foucault se penche sur cette discipline d'écriture que les stoïciens s'imposaient : comme les premiers chrétiens qui écriront pour « dissiper l'ombre intérieure où se nouent les trames de l'ennemi », les stoïciens écrivent pour se mettre à l'épreuve de la vérité. Telle est la leçon d'Epictète dans son manuel: « Garde ces pensées nuit et jour à la disposition [prokheiron]; mets-les par écrit, fais-en la lecture ; qu'elles soient l'objet de tes conversations avec toi-même, avec un autre [...] s'il t'arrive quelqu'un de ces événements qu'on appelle indésirables, tu trouveras aussitôt un soulagement dans cette pensée que ce n'est pas inattendu ». Foucault analyse deux pratiques qui sont deux

écritures de soi : l'une et l'autre jouent un rôle important dans l'ascèse stoïcienne. Pour les conjoindre, Foucault trouve un beau mot chez Plutarque: la fonction « éthopoiétique » par quoi il désigne « la transformation de la vérité en éthos ». Ces genres sont d'une part, les hypomnémata, sorte de carnets de notes où consigner des pensées, des anecdotes, des injonctions, d'autre part la correspondance. « La missive, texte par définition destiné à autrui, donne lieu elle aussi à exercice personnel. [...] La lettre qu'on envoie agit, par le geste même de l'écriture, sur celui qui l'adresse, comme elle agit par la lecture et la relecture sur celui qui la reçoit ».

C'est le cas des lettres de Cicéron comme de Sénèque. Dans les Lettres à Lucilius, Sénèque vient en aide à son correspondant : il le conseille. il l'exhorte. l'admoneste et le conseille. Il l'entraîne vers la vie morale et l'y entraîne. Mais il s'y entraîne aussi, et c'est pourquoi Paul Veyne voulut y voir manuel « d'auto-éducation ». La lettre VII nous l'enseigne : quand Sénèque guide Lucilius, il se guide aussi: « rentre en toi-même autant qu'il est possible. Attache-toi à ceux qui te rendront meilleur; ouvre ta porte à ceux que tu as espoir de rendre toi-même meilleurs. Ce sont offices réciproques. Qui enseigne s'instruit [mutuo ista fiunt, et homines docent discunt] ». Cette fonction de pédagogie réciproque que l'on retrouverait aussi chez Cicéron, nous faisons le pari qu'on la retrouve aussi chez Calvino – ce qui donne à cette correspondance la netteté d'une correspondance classique. Pour Calvino également, inciter son correspondant à s'améliorer. c'est aussi s'entraîner. Comme chez Sénèque, il s'agit pour Calvino de s'entraîner sa vie durant et de recourir à l'appui d'un correspondant pour progresser. Comme chez Sénèque enfin, et pour citer à nouveau Michel Foucault, « le travail que la lettre opère sur le destinataire, mais qui est aussi effectué sur le scripteur par la lettre même qu'il envoie, implique donc une « introspection »; mais il faut

comprendre celle-ci moins comme un déchiffrement de soi par soi que comme une ouverture qu'on donne à l'autre sur soimême ». La morale n'est pas absente de la correspondance de Calvino et il arrive aussi qu'il écrive pour s'éprouver, pour dire ses désaccords et se comprendre dans ses différends. Il écrit ainsi à Silvio Micheli : « cela fait un bout de temps que nous ne nous écrivons plus et c'est grave. Il est très important que nous continuions à nous disputer par lettres, et c'est très utile pour tous les deux » (54) et à Fortini, avec quelle profondeur : « les divergences entre nous sont profondes et anciennes. Toute collaboration entre nous qui n'en tiendrait pas compte serait insincère » (294).

Pourtant, c'est moins comme sujet moral que Calvino entend s'améliorer ou améliorer ses correspondants que comme écrivain. Roman de formation? Oui mais de formation d'écrivain. Les lettres auraient alors tout autant une fonction éthopoiétique qu'une fonction *poiétoéthique* si l'on nous passe ce néologisme. Pour citer ici Vincent Kaufman, « la pratique épistolaire accompagne le travail de l'écrivain, elle lui permet d'éprouver, dans sa relation à un autre déjà absent, une forme particulière de parole avec laquelle il se tient au plus près de l'écriture proprement dite ». Calvino institue chacun de ses correspondants en interlocuteur. Qu'il s'agisse de Pasolini, de Jack Lang ou de petits collégiens qui lui écrivent pour des renseignements sur son œuvre, il répond : courtois, attentif, attentionné même. Et sévère. La sévérité est la grâce de celui qui prend ses interlocuteurs au sérieux.

Dans ces lettres, qui s'apparentent souvent à des essais, on comprend – vous l'écrivez en préambule –, que « la littérature fut liée pour Calvino à un impératif de connaissance »...

M.R. En 1967, Calvino participe à une enquête du *Times Literary Supplement* intitulé « *Crosscurrents* ». Il s'agit d'interroger des écrivains sur les relations de la littérature avec des disciplines de savoir. C'est ainsi que H.M Enzensberger traite des rapports avec la politique, Raymond Queneau des rapports avec la science, Umberto Eco avec la sociologie, Luciano Goldmann avec la politique. Dans ce numéro où l'on peut lire aussi des textes de Vaclav Havel, de Heinrich Böll et de Roland Barthes, Calvino hérite de la relation « Littérature et philosophie ».

La première phrase est nette : « le rapport entre littérature et philosophie est une lutte ». Cette lutte oppose la tentation des philosophes à réduire l'opacité du monde, à en effacer l'épaisseur de chair et la tentative des écrivains de nommer les abstractions des philosophes, d'incarner les problèmes, de transformer un échiquier en un « champ de bataille poussiéreuse ou en une mer démontée ». Cette guerre est souhaitable soutient Calvino: écrivains et philosophes ne doivent ni s'éloigner, ni se rapprocher à l'excès. Les dangers d'une trop grande proximité sont exemplaires. C'est le cas de Thomas Mann ou de Musil trop proches des philosophes ou de Sartre, trop proche des écrivains.

Le ton de Calvino se fait mordant : étiqueter un écrivain en utilisant un courant philosophique est une erreur grossière, quant au rapprochement de la littérature et de la philosophie autour de l'éthique, il affaiblit l'une et l'autre. Calvino regarde autour de lui et trouve des philosophies qui s'émoussent en devenant littéraires et des littératures qui se durcissent (il évoque *Tel* Quel) en se concentrant sur une ontologie du langage. C'est alors que Calvino procède à un de ces changements de cap qui lui sont coutumiers: l'opposition de la littérature et de la philosophie ne doit pas être vue comme un mariage où chacun dormirait de son côté. C'est un « ménage à trois » : philosophie littérature et science. Comme la science, la littérature procède par modèles pour comprendre un monde qui met ses modèles en échec. Ce qu'il faut appeler de nos vœux, c'est une relation dans laquelle chaque

terme inquiéterait l'autre pour

Liens

Éditions Gallimard - Italo Calvino

Le métier d'écrire : la Correspondance d'Italo calvino. Avec Martin Rueff et Christophe Mileschi. France Culture, jeudi 23 nov. 2023

Italo Calvino, l'écrivain perché, documentaire réalisé par Duccio Chiarini, ARTE, 2023 (avec Martin Rueff)

Institut culturel italien de Paris Italo Calvino : un roman inédit, la correspondance, sa Ligurie...

<u>La Trilogie de Calvino,</u> <u>France-Culture, avec Martin Rueff</u>

Hommage à Italo Calvino avec Hervé Le Téllier et Martin Rueff -France-Culture

Olipo - Ouvroir de littérature potentielle

Éditions Nous - Martin Rueff

FLoriLettres n°112 (fév. 2010) sur Cesare Pavese. Entretien avec Martin Rueff



n'est pas sérieux comme l'atteste le fait même que le discours sur littérature et morale se soit porté si aisément sur les séries télévisées. Ce qu'on oublie tout simplement c'est que la littérature est la forme que la langue donne à nos expériences. La littérature est une affaire trop sérieuse pour qu'on la laisse aux philosophes – en tout cas à certains philosophes un peu trop oublieux, un peu trop superficiels, un peu trop pressés.

Italo Calvino (perché) sur les toits de Paris en 1974

Film documentaire 52 min disponible jusqu'au 8 janvier 2024 sur ARTE

l'inviter à réviser ses certitudes. En attendant l'avènement de cette époque, on peut faire l'histoire de moments de turbulence – les contes philosophiques du XVIIIe siècle, Leopardi, Lewis Caroll, les avatars des écrivains philosophes (Enzensberger, Peter Weiss, Günter Grass, mais aussi Queneau, Borges, Arno Schmidt et pour finir Beckett et Gadda: encore Gadda, toujours Gadda). Quant aux romans philosophiques (Don Quichotte ou Hamlet – le lapsus est étonnant), conclut Calvino. ils annoncent toujours un nouveau rapport entre « la légèreté fantomatique des idées et la pesanteur du monde. Quand on parle du rapport entre littérature et philosophie, on ne doit jamais oublier que le discours commence là ».

Lire philosophiquement les œuvres de Calvino c'est toujours voir le nouvel entrelacs expressif qu'il invente pour dire la relation entre telle ou telle idée et telle image de la pesanteur du monde. C'est un bon curseur, plutôt hégélien, pour relire l'œuvre dans son entier. Il n'est pas jusqu'au Chevalier inexistant qui n'entrelace une image du monde et une idée philosophique. Ce livre peut être lu comme une raillerie des boursouflures de l'existentialisme puisqu'il tourne tout entier sur le rapport entre exister et inexister. Cette intuition est confirmée par une lettre de Calvino à son

traducteur suédois en 1965 - « en réponse à votre aimable lettre du 5 mars, ie vous livre mon opinion sur *niente* et *nulla* (en espérant qu'elle ne sera pas démentie par mes propres écrits). Niente est surtout un terme de la langue parlée (du moins dans l'Italie du Nord). *Nulla* est un terme plus littéraire et cultivé, et en tant que tel il répond à la notion métaphysique de « néant », par exemple dans la philosophie existentialiste (« l'essere e il nulla » [l'être et le néant]), ainsi que dans des expressions d'usage commun comme « sprofondare nel nulla » [sombrer dans le néant] ». La question de la représentation des contenus philosophiques est une affaire kantienne.

Une chose est sûre: Calvino incarne un âge de la littérature où la force symbolique et culturelle était du côté des écrivains qui attiraient les philosophes dans leur lumière sombre. Les philosophes lisaient de la littérature et de la critique littéraire pour se repérer dans la connivence des mots et des choses. Aujourd'hui les écrivains terrassés par l'esprit de sérieux et les critiques littéraires, un peu perdus, se tournent vers les philosophes pour comprendre ce qu'ils croient qu'il faut dire sur la littérature. Les littéraires qui veulent se convaincre que ce qu'ils font est sérieux réclament des gages aux philosophes. Cela

Lettres choisies

« Le métier d'écrire »

Italo Calvino, Correspondance (1940-1985) © Gallimard

1945

À Eugenio Scalfari - Rome

San Remo 17.6 [1945]

Cher Eugenio!

je t'envoyé une très longue lettre il y a un mois. Elle ne t'est peut-être pas arrivée. Tu n'es peut-être pas à Rome. Si tu es en vie, fais-moi signe.

Dans cette lettre, je te racontais beaucoup de choses que je résumerai ici par têtes de chapitre :

a) j'ai été dans la résistance jusqu'au jour de la Libération en passant par des péripéties en tous genres ; b) je suis communiste ; c) maintenant je suis journaliste ; les amis n'ont rien fait ou pas grand-chose pour la cause. Écris, nom d'un chien!

Italo Calvino Villa Meridiana San Remo

1946

À Mario Calvino – San Remo

Turin, 15 [février 1946]

Mes très chers,

aujourd'hui j'ai parlé avec Einaudi en personne de la possibilité de travailler pour la maison d'édition. Pour ce qui est d'un poste à la direction éditoriale. rien à faire : la maison croule déjà sous les dépenses et puis je ne suis pas encore à la hauteur pour ce genre de poste. Mais quand je lui ai dit que j'avais un besoin urgent de trouver une situation, Einaudi s'est beaucoup intéressé à mon sort. Il avait été très content du travail de propagande que j'avais fait en Ligurie et il m'a proposé de travailler dans cette direction à Turin. Je devrais circuler dans les usines, dans les associations, dans les bureaux et tenter de placer les livres et les publications de la maison. Je ne serais pas un commis voyageur, mais

culturelle, un métier pour lequel il faut un intellectuel et pas un commerçant. Quant à moi, je crois que même si ce n'est pas mon métier, cela pourrait être vraiment intéressant, parce que cela me donnerait la possibilité de connaître de nouvelles personnes et de nouveaux milieux. Je serais pris pour trois mois avec un salaire de base, et un pourcentage sur les ventes, pour peu que le travail me plaise et que je ne le trouve pas en dessous de mes capacités : et puis si le travail rapporte, on verra bien. Je crois que je dois accepter, étant donné qu'il s'agit d'un travail qui ne me prendrait pas beaucoup de temps libre. Tous les autres emplois que je pourrais trouver à Turin, comme rentrer à la rédaction de L'Unità ou d'un autre journal, absorberaient toute mon activité. Ce sera toujours quatre ou cinq mille lires par mois qui m'aideront à aller de l'avant. Dans le numéro du Politecnico qui vient à peine de sortir (n°21), il y a pas mal de choses de moi sur la Ligurie et San Remo, avec une mise en page intelligente. Dites à Flori, dès qu'il viendra, que pour ce qui est de la photographie que je lui avais demandée par écrit, je n'en ai plus besoin, parce que l'article est sorti. Demain peut-être je connaîtrai les horaires des examens et je vous dirai quand j'ai l'intention de venir à San Remo.

une espèce d'agent de propagande

Des baisers

Italo

1950

À Mario Calvino – San Remo

Turin, 28/29 août [1950]

Mes très chers,

nous venons de refermer le cercueil de notre malheureux ami. Ce fut une journée très longue, d'une immense tristesse, remplie de choses à faire et de la recherche peine d'anxiété des détails qui ont jalonné les derniers jours



Fin de la Lettre 53. avec dessins À Silvio Micheli-Viareggio San Remo, 19-3-1947

« Cher Silvio, il faut que toi aussi tu te choisisses un animal. Hemingway / taureau Vitorini / éléplant ; Calvino / araignée » Italo Calvino

Le métier d'écrire Correspondance (1940-1985)

© Éditions Gallimard, page 201

de sa vie et la douloureuse altération nerveuse qui l'a conduit à la mort. Cela faisait plusieurs mois, comme je vous l'avais peut-être dit, que Pavese traversait une période d'euphorie et d'activité fébrile qui n'était qu'en apparence bon signe. Ceux qui, comme moi, le connaissait bien, redoutaient que pût survenir d'un moment à l'autre une dépression morale aux conséquences irréversibles. Ce qui s'est confirmé de manière tragique. La chambre funéraire est installée dans le bureau qu'il occupait dans la maison d'édition. Les funérailles auront lieu demain, le 29, dans l'après-midi. Après-demain nous nous mettrons avec sa famille à examiner les papiers et les inédits qu'il a laissés.

Je vous embrasse Italo

À Isa Bezzera – Milan

Turin, 3 septembre 1950

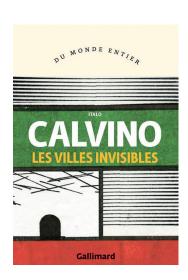
Chère Isa,

Je pense que ma lettre t'arrivera en Angleterre et qu'elle te trouvera heureuse et tournée vers de merveilleuses découvertes, comme toujours. Pour ma part, je viens de passer des jours très tristes et c'est maintenant seulement que je réussis à t'écrire. J'aurais voulu t'écrire de San Remo, où j'ai plutôt passé du bon temps pendant mes vingt jours de vacances silencieuses, casanières et marines comme je le voulais, en parvenant à esquiver les foules excessives des plages et des bals. Mais je n'avais pas ton adresse. C'est en revenant à Turin il y a précisément une semaine, la nuit du 27 au 28, que j'ai trouvé sur le buffet ta carte postale de La Haye avec le bel Holbein et ta lettre de Haarlem. Je me suis mis à la lire tout content et je crois pouvoir dire que ce sont les derniers bons moments que j'ai vécus. Alors que je te lisais, on est venu m'avertir qu'un malheur était arrivé et que je devais rejoindre la maison d'un ami. C'est là que j'ai appris le suicide de Cesare Pavese.

Je ne sais pas si tu as la possibilité de lire les journaux italiens, et il est probable que la nouvelle t'a échappé et que Pavese n'est pas plus qu'un nom pour toi. Mais pour moi, Pavese signifiait beaucoup: il était non seulement mon auteur préféré, un de mes amis les plus chers, un collègue de travail depuis plusieurs années, un interlocuteur quotidien, mais un des personnages qui aura été le plus important dans ma vie, celui à qui je dois tout ce que je suis, qui avait déterminé ma vocation, dirigé et encouragé par la suite tout mon travail, influencé ma manière de penser, mes goûts, jusqu'à mes habitudes de vie et mes comportements. Il m'a vraiment fallu encaisser ce coup et reprendre une conscience claire de ce qui est mort et de ce qui est vivant. Tous les lieux, tous les papiers et les travaux au sein desquels je vis ont toujours été pour moi empreints de sa présence; j'essaie – et nous essayons tous, amis et collègues - de combler ce terrible vie. La semaine a été triste, comme je te l'ai dit, mais nous pouvons déjà dire que nous avons remonté la pente, que nous nous reprenons.

Les premiers jours ont été très douloureux, tout occupés par les préparatifs des obsèques, par la tension de nos esprits à reconstruire en détail ses dernières journées et par la nécessité de recevoir les amis qui venaient des quatre coins de l'Italie et qui renouvelaient notre douleur à chaque rencontre : et puis, après les funérailles, il a fallu revenir à la maison d'édition sans lui, dépouiller les papiers qu'il a laissés derrière lui, et ensuite encore, essayer de dépasser l'« inconfort » dans lequel sa disparition pouvait mettre notre travail éditorial et se remettre à travailler, à faire des projets.

Tu me demanderas, comme tout le monde: « Mais pourquoi s'est-il tué? » Ceux qui le connaissaient ont été pétrifiés par la nouvelle, mais pas surpris : Pavese était hanté par le suicide depuis son adolescence, comme par sa solitude, ses crises de désespoir, l'insatisfaction que lui inspirait la vie, l'ensemble restant dissimulé par sa nature fuyante et rentrée. Mais en dépit de tout, je croyais quant à moi qu'il était vraiment dur et coriace, une tranchée : le genre de personne à qui l'on pense à chaque moment de désespoir, pour se donner du courage : « Pourtant Pavese tient bon. » Mais en fait, il n'a pas tenu. Et c'est pourquoi sa mort a été un coup aussi dur. Alors même qu'il était à l'apogée de sa carrière littéraire (et l'euphorie de ses derniers mois ne



Italo Calvino Les villes invisibles

[Le città invisibili] Trad, de l'italien par Martin Rueff Traduction nouvelle Gallimard, Coll. Du monde entier, 2019 Première parution en 2013

m'inspirait pas du tout confiance), il a traversé une crise de dépression et son système nerveux, si résistant fût-il, ne l'a pas soutenu, et il s'est effondré. Voilà tout ce que nous pouvons comprendre: toutes les autres choses que tu auras l'occasion de lire ou d'entendre ne sont que des potins ou des spéculations. Dans un poème écrit en avril, sa décision était déjà irrévocable ; et dans bien des choses qu'il nous a dites ces derniers temps : c'est maintenant seulement que nous nous en apercevons. Mais c'est toute sa vie et toute son œuvre qui acquièrent désormais une nouvelle signification; nouvelle, du moins, pour nous: lui, il le savait peutêtre depuis longtemps.

[...]

1973

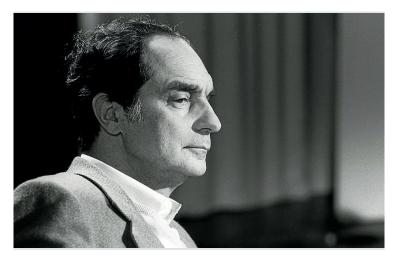
À Claudio Varese - Florence

Paris, 20 janvier 1973

Cher Varese.

ta lettre est très belle et c'est vraiment de cette façon que j'aime à être lu. Oui, je crois que ce livre [Les villes invisibles] ne se détache pas, dans son esprit, de mes autres textes et qu'il reste fidèle à une idée de la littérature comme instrument de connaissance. C'est précisément pourquoi j'ignore si je parviendrai à écrire une lettre de discussion ou qui en tout cas puisse ajouter quelque chose à ce que tu as déjà écrit. Et puis j'ai la sensation d'avoir écrit un livre déjà très - peut-être trop - sentencieux, et je ne voudrais pas allonger encore la liste en prononçant des sentences sur mes sentences. Je constate que tous les critiques s'arrêtent sur la phrase finale (pour ta part, tu le fais très bien) comme si c'était la conclusion – bien évidemment, en la mettant à la fin, je l'ai moi-même privilégiée par rapport aux autres conclusions que le livre propose de proche en proche - mais je pense qu'on peut aussi s'attarder sur d'autres phrases qui sont soulignées d'une façon semblable. Des conclusions, le dernier passage en italique en a d'ailleurs deux, du même ordre d'importance : l'une sur la ville idéale (qui est vue comme discontinue et immanente, et aucun critique ne s'est encore arrêté là-dessus) et l'autre sur la ville infernale.

Le livre est né un morceau après l'autre, par juxtaposition successive de pièces isolées, et je ne savais pas moi-même où j'allais, j'éprouvais juste le besoin de continuer tant que je n'aurais pas épuisé ce que j'avais à dire, autrement dit je ne pouvais dépasser la partialité de chacun des discours auxquels je m'essayais qu'en ajoutant d'autres discours convergents ou divergents. Si le livre se présente maintenant comme une construction élaborée et aboutie, cette construction n'est venue qu'en dernier lieu, sur la base du matériel que j'avais accumulé. C'est vrai même des classifications des villes : certaines (mémoire, désir) étaient claires dès le départ, parce qu'elles m'étaient venues comme ça d'emblée, d'autres ont été décidées ensuite, après bien des oscillations, autour de noyaux thématiques aux contours pas vraiment définis. Je n'interdis donc pas qu'on lise les chapitres séparément, un par un : je pense qu'il faut les lire un par un parce que c'est ainsi qu'ils sont nés, et puis chacun dans les différentes séries que le livre suggère. Mais ce que le livre



Italo Calvino à Paris en 1970 © Coll. privée de la famille d'Italo Calvino

doit transmettre, c'est ce sentiment de densité et d'amoncellement que tu décris si bien.

[...]

Je te remercie, avec toute mon amitié Bien à toi, Italo Calvino

Portrait

Italo Calvino

Par Corinne Amar

Italo Calvino (1923-1985) naît à Santiago de Las Vegas, dans un village près de la Havane, à Cuba, où son père, agronome issu d'une vieille famille de la Ligurie, dirigeait des établissements de recherche agronomique.

Sa mère était botaniste, son frère, géologue. Chez lui, écrit-il dans ses Pages autobiographiques ⁽¹⁾, seules les études scientifiques étaient à l'honneur : il fut le seul homme de lettres. La famille ayant été rapatriée à San Remo, alors qu'il avait à peine deux ans. il eut très peu de souvenirs de Cuba. En revanche, il se souvint de la maison de San Remo qu'il habita avec ses parents jusqu'à ses vingt ans, du jardin plein de plantes exotiques et rares et des bois des Préalpes liguriennes, avec son père, chasseur. Fidèle à la tradition familiale, il entreprit des études scientifiques d'agronomie à Turin. qu'il abandonna, la tête toute à la littérature. Puis, ce fut la guerre et l'occupation allemande, il avait vingt ans. Il rejoignit la Résistance, pour aller combattre dans une unité de partisans communistes. La guerre des partisans se déroulait dans ces bois qu'il avait affectionnés, enfant et adolescent. De cette expérience de deux années de combat, il tira une matière d'écriture, un style néoréaliste, un premier roman, Le Sentier des nids d'araignées, en 1947, des nouvelles. Et s'il débuta ses récits par des histoires de partisans, c'est « parce qu'elles venaient à point ». aventureuses et cruelles, dans l'air du temps et des bouleversements. Quelques années plus tard, au cœur de la guerre froide et de ses tensions, il se mit à écrire une histoire totalement fantastique dans une veine différente, éloignée de la brutalité réaliste, spontanée, tel « un passe-temps privé » – de ces histoires qui. à leur insu, expriment non seulement la souffrance d'une époque mais aussi le vœu d'en sortir.

Et ce fut Le Vicomte pourfendu, en 1952, ou l'histoire de Medardo di Terralba parti combattre contre les Turcs, et qui s'en revint fendu en deux par un boulet de canon. « Les médecins : tous contents. (...) Dieu sait ce qu'ils firent. Le fait est que le lendemain, mon oncle ouvrit son seul œil, sa moitié de bouche, dilata sa narine, et respira. La forte fibre de Terralba avait résisté. Maintenant, il était vivant et pourfendu. » (2) Une moitié droite, survécut, laquelle, de retour au château. se montra affreusement méchante et vile, terrifiant les uns et les autres. Peu après, la gauche, soudain, réapparut, tout à l'opposé, affable et vertueuse : chacune des deux parties agissant pour son propre compte – un contraste à la *Dr* Jekyll and Mr Hyde. Avec deux autres histoires écrites

dans ces mêmes années 50. Le Baron perché et Le Chevalier inexistant. Italo Calvino initia une trilogie fondamentale. Leur point commun: toutes trois, invraisemblables et situées en des temps lointains et en des pays imaginaires; ainsi, dans la seconde, concevoir pour son héros toute une vie passée dans les arbres. un baron du nom de Côme de Rondeau, persuadé « que pour bien voir la terre, il faut la regarder d'un peu loin », ou dans la troisième, un chevalier de Charlemagne, modèle de rectitude et de riqueur, mais...

Calvino explorait ainsi de nouveaux territoires ouverts, inaugurant des contes fantastiques et allégoriques libérés des contraintes physiques et géographiques, mettant en évidence ce qui l'intéressait, lui : à savoir, la condition de l'homme contemporain divisé, incomplet, voire hostile à lui-même : une déchirure radicale qui le scindait dans ses contradictions.

Après une période passée à Rome



Italo Calvino (1923-1985) © DR

au début des années 60, il épousait en 1964 à Cuba la traductrice argentine, Esther Judith Singer qu'il avait connue deux ans plus tôt à Paris, et ils vivront à nouveau à Paris, de 1967 à 1980. Là, Calvino rencontrera Georges Perec et Roland Barthes, fréquentera assidument les milieux de Tel Quel et l'Oulipo, y expérimentera de nouvelles techniques d'écriture. Il s'inspira de Raymond Queneau, qu'il lut, relut, sensible à la dimension encyclopédique de sa culture : il le traduira, l'éditera (devenu éditeur), le commentera, et les références à Queneau fourmillent dans son œuvre. Il lut les classiques, relut Voltaire et Diderot, Balzac, l'*Odyssée*, Shakespeare, s'intéressa à la linguistique, aux sciences, au cinéma, à la politique... Il arpentait les domaines de la littérature et de la science, y puisant un principe d'organisation de la matière littéraire, un modèle de riqueur d'où, Oulipo oblige, l'obsession de la symétrie, des nombres, de leur harmonie qui commandait la forme des romans, jusqu'à la longueur des chapitres, leur répartition...

Il donna la part belle au jeu et à l'imagination, de la même façon qu'il trouvait aussi « vain qu'inconvenant » de parler de soi. Il ne tint jamais de journal intime. La correspondance parue aujourd'hui d'Italo Calvino (3) qui court sur quarante-cinq années - lettres à ses parents, aux amis, lettres publiques - nous montre un homme habité par une seule conviction : le métier d'écrire et la foi en la littérature. Voué à la création, il écrit pour comprendre, pour maintenir aussi les liens de l'amitié. À Silvio Micheli. écrivain et iournaliste qu'il envie de faire autant de romans. alors qu'il en est lui, à devoir se fatiquer sur des articles : « San Remo. 19-3-47. Cher Micheli. cela fait un bout de temps que nous ne nous écrivons plus et c'est grave. Il est très important que nous continuions à nous disputer par lettres, et c'est très utile pour tous les deux.» Il avait en horreur le « culte de la personnalité de l'écrivain », convaincu qu'il n'avait « vraiment

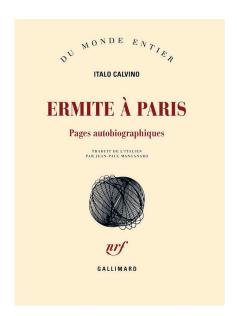
pas l'impression d'avoir une vie sur laquelle on puisse écrire quelque chose, [j'ai] simplement une série d'œuvres (Paris, le 16.09.68) », écrivaitil à l'Anglais, John R. Woodhouse, qui consacra un essai à sa Trilogie. « À un moment donné, il s'était trouvé que j'étais devenu un écrivain, mais c'est arrivé assez tard : j'ai beaucoup travaillé dans le monde de l'édition, dans mes moments de liberté, j'écrivais énormément, et de cette masse, sortaient des livres. » ⁽⁴⁾ C'est à Cesare Pavese (1908-1950), déclarera-t-il quelques années après la mort de celui-ci, qu'il dut sa vocation sinon sa « formation » d'écrivain. Pavese, son aîné de quinze ans, était son auteur préféré mais aussi son maître et son ami: il admirait non seulement l'écrivain, mais l'éditeur chez Einaudi et le traducteur. « Il était le premier à lire tout ce que j'écrivais. J'avais à peine fini un récit que je courais le trouver pour le lui faire lire. » Pavese et lui se voyaient à cette époque presque quotidiennement. La mort de Pavese, son suicide, l'affligera très profondément – pourquoi n'avaient-ils rien fait, tous, pour le sauver? Calvino le rendra présent, vivant, en co-éditant Le métier de vivre (écrit posthume paru en 1952), lui consacrant de grands textes critiques.

La carrière de journaliste avait tenté Italo Calvino. Dans la correspondance, on apprend qu'il hésita entre plusieurs métiers. En 1946, la maison d'éditions italienne Einaudi l'embauchait pour la représenter. Ainsi, journaliste et éditeur, il écrivait parallèlement pour des journaux, des revues. Il lisait, défendait, promouvait les livres des autres, fut dévoué à la cause éditoriale. « J'ai beau faire, tout *m'intéresse* », ajoutait-il, lorsqu'ayant gagné en notoriété dans le monde comme romancier, débordé de sollicitations de toutes parts, « écrivain estimé, recherché, aimé », il éprouvait tout à coup, le désir de se recueillir « pour penser au livre ».

- (1) Italo Calvino, *Ermite à Paris, Pages auto-biographiques*, Gallimard 2014, p., 24
- (2) Italo Calvino *Le Vicomte pourfendu*, Folio Gallimard, 2018, p., 20.
- (3) Italo Calvino, *Le métier d'écrire, Correspondance (1940-1985)*, trad. de l'italien par Christophe Mileschi & Martin Rueff, édition établie et présentée par Martin Rueff, Gallimard 2023.
- (4) Italo Calvino, op., cité, p. 24, préface.

Italo Calvino

Ermite à Paris Pages autobiographiques



Traduit de l'italien par Jean-Paul Manganaro Gallimard, coll. Du monde entier, oct. 2014

La vérité est en marche et rien ne l'arrêtera

Maison Zola-Musée Dreyfus

Par Gaëlle Obiégly

C'est un livre où deux figures sont imbriquées : Zola et Dreyfus. Le musée Dreyfus se trouve dans la maison de Zola. Nous parcourons ici un double catalogue. Sans pouvoir rendre compte totalement de cet ouvrage, tant il est riche, nous cheminerons et en donnerons un apercu. Plus on avance dans le livre consacré à la Maison Zola-Musée Dreyfus plus se dessine l'importance de cette demeure et l'histoire qu'elle renferme. Foisonnant d'illustrations, il offre une plongée captivante dans les vies croisées d'Émile Zola et d'Alfred Dreyfus, deux personnages dont le destin s'est lié en 1898 à la publication de « J'accuse...! ».

Le livre explore notamment les raisons profondes qui ont poussé Zola à abandonner sa neutralité politique pour défendre publiquement Dreyfus. Comment l'affaire Dreyfus est devenue l'affaire Zola, comment Zola s'est engagé, ô combien, pour Drevfus. Alors que sollicité en 1894 pour soutenir, par une simple signature l'anarchiste Jean Grave, arrêté pour délit d'opinion, l'auteur de Germinal a refusé ainsi : « Je ne fais pas de politique, moi! » Qu'estce qui a poussé Zola à s'exprimer publiquement en faveur de Dreyfus? Ceci est étudié dans la seconde partie de l'ouvrage.

La première partie rend hommage, d'une certaine façon, au travail collectif entrepris il y a plus de 20 ans pour restaurer la maison de Zola à Médan. Elle était alors en très mauvais état. En plus de la rénovation, on l'a augmenté d'un bâtiment adjacent. C'est là qu'on a créé le musée Dreyfus, unique au monde. Ce lieu de mémoire entend contrer le travail de sape du temps. Pierre Bergé, un des acteurs de ce projet, le rend indispensable au nom d'une « vigilance contre l'oubli ». Le musée répond à la volonté de maintenir l'affaire Drevfus comme repère dans l'histoire de notre République et continuer d'impressionner notre histoire. Il a symboliquement pris place dans la maison de Zola dont le livre raconte l'acquisition, le développement et l'usage.

Au soir du 28 mai 1878. Émile Zola, grâce aux droits d'auteur de L'Assommoir, réalise son rêve d'acquérir une maison. Après des années de misère. à l'âge de trente-huit ans, il parvient à acheter à Médan – tout petit village situé le long de la Seine entre Poissy et Triel – une maison cachée dans un nid de verdure; une « cabane à lapins », selon ses mots. Cet endroit devient un sanctuaire où la littérature se transforme en pierre. La maison et l'écriture ont un lien consubstantiel. les romans transforment littéralement le lieu.



En effet, la maison à peine achetée, les Zola se lancent dans les travaux. Les droits d'auteur de Nana permettent à l'écrivain d'édifier une tour rectangulaire dénommée « la tour Nana » qui abritera son cabinet de travail. Huit mois par an, c'est là que chaque matin de 9 heures à 13 heures, Zola rédige ses romans à partir des notes et des plans précis qu'il a rassemblés. Il écrit cinq pages quotidiennement. Le grondement du train qui passe sous ses fenêtres « ne l'incommode d'aucune façon ».

Zola façonne son univers avec une minutie artistique. La maison devient le berceau du groupe de Médan, réunissant des écrivains tels que Maupassant et Huysmans. Zola invite à Médan ses jeunes amis écrivains. En 1880 paraît Les Soirées de Médan dont l'objectif est proclamé dans la préface : « Notre souci a été d'affirmer publiquement nos amitiés, en même temps nos tendances littéraires. »

Médan, lieu de convivialité et d'amitié, devient également le refuge de Zola et de son épouse Alexandrine. Dans cette maison, la nature et les animaux occupent une place privilégiée. Les photos intimes présentes dans le livre offrent un apercu de la vie quotidienne de Zola, entouré de sa famille, de ses amis et de ses animaux. Notamment Pinpin, le chien avec lequel il pose ; ils sont couchés dans l'herbe haute. À Médan, on vit en autarcie rurale. Zola a créé un potager et un verger. Grâce aux droits d'auteur de Pot-Bouille, l'écrivain a pu ajouter une ferme à ce qui devient peu à peu un domaine. Il peut ainsi donner vie à son rêve : s'entourer de tout un peuple d'animaux. Zola aime les animaux, il aime leur vérité brute. Ce sont pour lui des sortes d'amis qui ne trahissent

La restauration minutieuse de la maison, fidèle à l'atmosphère d'époque, permet aux visiteurs de plonger dans l'intimité de l'écrivain, de ressentir l'esprit des lieux. La maison devient ainsi un lieu de mémoire, préservant l'héritage de Zola et célébrant la

force de l'amitié et de la créativité. C'est ce qui a marqué cet endroit lorsque Zola en était l'hôte. Sa veuve en a fait don à l'Assistance publique en spécifiant dans l'acte l'obligation de dédier une pièce à la mémoire de l'écrivain créateur de cette maison, quelle que soit l'institution qu'elle y abriterait à l'avenir. Elle fut un temps une pouponnière. De nos jours s'y trouve le musée Dreyfus, en cohérence avec l'auteur du célèbre « J'accuse...! » où Zola, dans une lettre adressée au président Felix Faure, dénonce les fausses accusations et la manipulation des preuves contre Dreyfus.

Le musée Dreyfus, intégré à la maison de Zola, souligne l'indissociabilité des deux noms. Le livre explore la personnalité complexe d'Alfred Dreyfus, injustement accusé, persécuté mais absolument résistant. Des caricatures antisémites de l'époque, reproduites dans l'ouvrage, témoignent de l'ignominie subie par Dreyfus. L'ouvrage est richement illustré de photos prises par Zola lui-même, dans la première partie; il pratiquait la photo en amateur. Il faut également souligner l'importance accordée dans l'ouvrage aux caricatures antisémites circulant à l'époque. Cet aspect iconographique montre comment l'image a été utilisée pour influencer l'opinion publique pendant l'Affaire Dreyfus. L'implication d'artistes célèbres, tels que Monet et Degas, dans le débat sur Dreyfus est également évoquée, mettant en lumière le rôle de l'art visuel dans cette affaire.

L'Affaire Dreyfus, présentée comme un événement à la fois humain et historique, a marqué un tournant dans la société française. Les artistes de l'époque se sont engagés, certains contre la révision, d'autres pour Dreyfus, créant un dialogue visuel qui a perduré dans l'histoire de l'art. L'hebdomadaire illustré de Forain et Caran d'Ache, le Psst...! antidreyfusard, a suscité la création du Sifflet, hebdomadaire satirique dreyfusard. À la

caricature outrancière répond le dessin libre, dépouillé et stylisé. Cette esthétique est la marque de l'engagement dreyfusard. Les défenseurs de Dreyfus représentent la modernité esthétique aussi bien que politique. L'ouvrage donne un aperçu des documents visibles au musée Dreyfus dans la maison de Zola. À cela s'ajoute des textes très intéressants; celui, notamment de Vincent Duclert, historien de l'affaire Dreyfus et des sociétés démocratiques. Le foisonnement d'illustrations permet de comprendre l'importance des images -déjà - pour influencer l'opinion publique. L'image a projeté l'affaire Dreyfus dans le monde social le plus large et elle a amplifié sa postérité jusqu'à nous.

*

La vérité est en marche et rien ne l'arrêtera

Catalogue édité par la <u>Maison</u>
<u>Zola-Musée Dreyfus</u>
octobre 2023
368 pages.

avec le soutien de



Dernières parutions

Par Élisabeth Miso et Corinne Amar

Romans

Tove Ditlevsen

Enfance - La Trilogie de Copenhague I

Traduction du danois Christine Berlioz et Laila Flink Thullesen. « Sombre est l'enfance, elle gémit sans cesse comme un petit animal que l'on a enfermé dans la cave et oublié là. Elle sort de la bouche comme de la buée et elle est tantôt trop petite, trop grande. Elle n'est jamais à la bonne taille. » Dans ce premier volet de sa trilogie autofictionnelle, publié en 1967, Tove Ditlevsen (1918-1976) se retourne sur sa triste enfance

à Copenhague. Au fil de ces trois volumes, la poétesse et romancière danoise expose toute la détermination qu'elle a dû déployer pour faire entendre sa voix d'écrivaine, malgré ses origines prolétariennes. Considérée comme la pionnière de l'écriture autobiographique, elle convoque ici ses premières années d'existence dans un monde qui lui apparaissait comme un cauchemar. Avec ses parents et son frère, elle partageait un petit deux-pièces dans le quartier ouvrier de Vesterbro. Elle cherchait désespérément à plaire à sa mère et à percer sa violence et ses silences. Son père, amateur de littérature et socialiste, perd son emploi quand elle a six ans, elle observe alors ses parents se débattre avec la honte de la pauvreté. Elle se sentait étrangère dans son foyer, différente des autres enfants, ne trouvait de réconfort que dans les livres et dans les mots qui « rampaient lentement autour de (s)on esprit en tissant une sorte de membrane protectrice. » Elle rêvait de devenir poète et de trouver une âme sur cette terre qui la comprendrait pleinement. Elle a côtoyé très tôt d'autres souffrances que la sienne, mesuré le lourd fardeau de naître fille, entrevu les obstacles à abattre pour se soustraire à un destin tout tracé. « Je pensais que mes poèmes recouvraient les zones trouées de mon enfance comme une nouvelle peau délicate se forme sous une blessure dont la croûte n'est pas encore entièrement tombée. Ma silhouette d'adulte pourrait-elle en émerger ? » Ce premier volume se clôt sur son angoisse d'adolescente face à la vie d'adulte qui l'attend. Trente ans après une première parution aux éditions Stock, les éditions Globe offrent une nouvelle traduction de ce chef-d'œuvre des lettres danoises. Éd. Globe, 160 p., 18 €. Élisabeth Miso

Essais



Rosa Montero Le danger de ne pas être folle

Traduction de l'espagnol Myriam Chirousse. « Je crois que nous autres romanciers avons presque tous l'intuition, le soupçon ou même la certitude que, si nous n'écrivions pas, nous deviendrions fous, ou que nos coutures lâcheraient, que nous tomberions en morceaux, que la multitude qui nous habite deviendrait ingouvernable. » Il y a vingt ans, dans son roman La folle du logis, Rosa Montero

s'intéressait déjà à la relation entre création et folie. Cette fois-ci, à la frontière de l'essai et du récit introspectif, elle fait se rencontrer neurosciences, psychologie et littérature dans une subtile analyse de l'activité psychique de l'artiste ou de l'écrivain . Elle-même a « toujours su que quelque chose ne fonctionnait pas bien dans (s)a tête ». Elle a fait l'expérience d'épisodes hallucinatoires et ses crises de panique ont disparu à trente ans, à la parution de son premier livre. « Je fais partie de la statistique générale, de ces 25 % d'individus qui développeront un problème mental au cours de leur vie, et aussi, par conséquent, de la statistique particulière des écrivains cinglés. », décrit-elle avec humour. Les auteurs aux prises avec des accès de folie, des états dépressifs ou des addictions sont légion, comme elle le rappelle avec force références. Elle dresse la liste des caractéristiques propres aux écrivains : une immaturité cérébrale (observée chez les malades mentaux et les artistes), une hypersensibilité émotionnelle et sensorielle, une aptitude plus grande à la dissociation, une imagination foisonnante et parallèle... La célèbre chroniqueuse d'El País sonde ce besoin irrépressible d'écrire, de se projeter dans d'autres que soi pour tenter de « donner une apparence de causalité et de sens à une réalité qui n'est que fureur et bruit. » Elle déroule son admiration pour Emily Dickinson, Sylvia Plath, Janet Frame ou Emmanuel Carrère et comprend parfaitement les tourments intérieurs qu'ils couchent sur le papier. Bien qu'il questionne le déséquilibre mental chez l'artiste, le livre de Rosa Montero n'a rien de pesant. Il est au contraire une enthousiasmante et fascinante plongée dans le processus créatif, le fonctionnement de notre cerveau et la puissance de l'art. Éd. Métailié, 288 p., 20,80 €. Élisabeth Miso

Autobiographies / Mémoires



Marcel Cohen Cing femmes Sur la scène intérieure, II - Faits

« Si Comment survit-on à la tragédie, quand on est un enfant juif de cinq ans en 1943 à Paris, et qu'on se retrouve du jour au lendemain sans parents, sans famille, à peine sorti des bras de sa mère, sans même sa petite sœur, Monique, âgée de six mois, tous emmenés et assassinés à Auschwitz? L'enfant a grandi, a survécu, appris, comme il a pu, à apprivoiser le deuil inconsolable. Adulte, il rend hom-

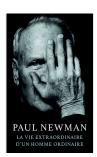
mage aux femmes qui lui ont tendu la main, sauvé la vie et lui ont – plus que les hommes n'ont pu le faire – transmis le goût de vivre et du savoir. Cinq portraits, fragments de mémoire sortis du plus profond, du plus douloureux de l'intime, intitulés Faits, et poignants : cinq héroïnes qui ne pensaient pas l'être, arrachées à l'anonymat. À commencer par Annette, au service de ses parents et grands-parents, depuis des années. « Le 14 août 1943, dans l'après-midi, Marie demande à Annette qu'elle veuille bien me mener au parc Monceau. Il y a un piano chez mes grands-parents. J'étais, paraît-il, déchaîné ce jour-là, et tout avait été tenté pour que je cesse de taper sur le clavier. Avec son étoile jaune, Marie n'est plus autorisée depuis longtemps à pénétrer dans un jardin public et je n'étais pas encore astreint au port de l'étoile puisque je n'avais pas six ans. » Lorsqu'ils reviennent du parc, la concierge les attend pour prévenir Annette de ne pas monter à l'appartement, que la police s'y trouve pour emmener tous les membres de la famille, parce que juifs. Destination qu'ils ignorent : les camps d'extermination. Annette se retrouve dehors avec le petit Marcel qu'elle prend sous son aile, prête à l'accueillir à Messac, en Bretagne, chez celui qu'elle vient d'épouser. Non juive, elle sait qu'elle peut être utile. Annette sauvera la vie du petit Marcel, comme après elle, Raymonde, Lily, Melle Gobain, Gabrielle... De ces femmes courageuses, Marcel Cohen restitue l'humanité, la dignité et la force de vie. Éd. Gallimard, 192 p., 19 €. Corinne Amar



Vera Brittain Mémoires de jeunesse

Traduction de Josée Kamoun et Guy Jamin. La photographie de couverture comme les quelques portraits très beaux que l'on a d'elle la montrent en uniforme du Détachement d'Aide Volontaire, entre 1915 et 1919 ; autrement dit, les plus belles années de la vie, lorsqu'on est une jeune Anglaise, tout juste étudiante à Oxford College, issue d'une famille aisée de papetiers, qu'on a l'ambition résolue de faire des études de littérature, qu'on a un

fiancé, un frère cadet adoré, des amis. Mais tous ces garçons (qui n'en reviendront pas) partent pour le front. Elle s'engage à son tour. « Lorsque la Grande Guerre éclata, je n'y vis pas une tragédie superlative mais plutôt l'interruption singulièrement exaspérante de mes proiets personnels ». Ainsi, commence le Journal de Vera Brittain (1890-1970) qui, en quatre-vingt ans d'existence n'allait plus pouvoir vivre une fête sans que toute joie ne fût assombrie par le souvenir et le deuil. Expérience traumatisante que celle de la Première Guerre mondiale, pour l'avoir vécue, pour avoir touché la mort ou l'horreur de si près, d'un hôpital à l'autre, pendant trois années, et dont elle revint avec l'intention de l'écrire et de la raconter. Vera Brittain fut tout à la fois infirmière, journaliste, poétesse, écrivaine, militante pour la paix et pour le droit des femmes. D'une tendresse bouleversante pour les uns et les autres, lorsqu'elle écrit ou reçoit des lettres, de son frère, de son fiancé (ils s'écrivaient beaucoup, s'échangeaient des poèmes, se livraient : il meurt trois jours avant leurs retrouvailles tant espérées); d'une prodigieuse lucidité, d'une intelligence si fine doublée d'humour, ses Mémoires de jeunesse donnent à lire le témoignage d'une existence profondément marquée par le fait que tout un pan d'une jeunesse avait été sacrifié, « génération perdue », brisée en plein élan, et le refus de l'oublier. Le tout, magnifiquement traduit. Éd. Viviane Hamy, 724 p., 26 €. Corinne Amar



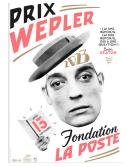
Paul Newman, La vie extraordinaire d'un homme ordinaire. Traduction de l'anglais (États-Unis) Serge Chauvin. En 1986, l'année de son Oscar d'honneur, Paul Newman entame à soixante et un ans un projet d'autobiographie avec son ami le scénariste Stewart Stern. Ces entretiens, redécouverts en 2019 par ses filles, ont nourri ces Mémoires posthumes. La star hollywoodienne s'y dévoile avec une grande sincérité, ne cachant rien de sa vulnérabilité et de ses zones d'ombre. Qui pourrait imaginer, en voyant le charisme et le talent qu'il dégage à l'écran, que Paul Newman était habité par tant de doutes ? Né en 1925, il a grandi avec son frère Arthur à Shaker Heights (Ohio), entre un père juif, taiseux et alcoolique, et une mère catholique qui l'étouffait de son attention, mais était incapable d'aimer quiconque réellement. Stewart Stern explique « qu'il se sentait souvent comme anesthésié, au point de refouler presque toute son enfance – qui n'était plus qu'un trou noir. Il n'a cessé de chercher la réponse à l'énigme de sa personnalité (...) » Ne se reconnaissant aucune compétence particulière, il se lance dans le théâtre, la seule voie où il prend du plaisir. Il sait ce qu'il doit à son physique et s'est toujours interrogé, malgré le succès, sur sa capacité à restituer des émotions dont il n'avait pas conscience lui-même. Sa rencontre avec sa seconde femme, l'actrice Joanne Woodward, a été décisive. « Joanne avait fait éclore une créa-

ture sexuelle. Elle l'a éduquée, l'a encouragée, se délectant à tout essayer. J'étais en quête de jouissance. C'est elle qui m'a inventé. », confie-t-il. L'inoubliable interprète de Butch Cassidy et le Kid, de L'Arnaqueur ou du Plus sauvage d'entre tous, scrute sa trajectoire intime, ses relations avec ses six enfants, son rapport à son métier et à la célébrité, sa passion pour la course automobile, son goût du risque, son addiction à l'alcool, son engagement politique et philanthropique. Des témoignages de ses proches, d'acteurs et de prestigieux réalisateurs qui l'ont dirigé tels qu'Elia Kazan, John Huston ou Sidney Lumet se mêlent à son propre récit, éclairant les multiples facettes d'un homme complexe et d'un des acteurs les plus magnétiques du cinéma américain. Éd. La Table Ronde, 352 p., 24,50 €. Élisabeth Miso

Agenda

Sélection de manifestations et projets soutenus par la Fondation La Poste

Prix littéraires



Le Prix Wepler Fondation La Poste 2023 décerné lundi 13 novembre à Elisa Shua Dusapin **Brasserie Wepler, Paris 18e**

Le Prix Wepler Fondation La Poste, créé en 1998 par la librairie des Abbesses, avec le soutien de la Fondation La Poste et de la Brasserie Wepler, place Clichy à Paris, a été remis le lundi 13 novembre lors d'une soirée festive.

Le prix Wepler Fondation La Poste 2023 revient à :

ELISA SHUA DUSAPIN

pour Le vieil incendie, Éditions Zoé

Résumé: Après quinze ans d'éloignement, Agathe, scénariste à New York, retrouve Véra, sa cadette aphasique, dans la bâtisse du Périgord où elles ont grandi. Elles ont neuf jours pour la vider. Les pierres des murs anciens serviront à restaurer le pigeonnier voisin, ravagé par un incendie vieux d'un siècle. Véra a changé, Agathe découvre une femme qui cuisine avec agilité, a pris soin de leur père jusqu'à son décès, et communique avec sa sœur en lui tendant l'écran de son smartphone.



pour La Troisième Main, Éditions P.O.L

Résumé: Pendant la Grande Guerre, un jeune homme se retrouve avec un troisième bras greffé au ventre. Un bras doté d'une vie propre. « La Troisième Main », d'Arthur Dreyfus, porte l'altérité au plus haut.

https://fondationlaposte.org/projet/le-prix-wepler-fondation-la-poste-2023-decerne-elisa-shua-dusapin

Discours des lauréats lors de la remise du Prix et de la Mention spéciale du jury

Extrait du discours d'Elisa Shua Dusapin : « Quand j'étais enfant, j'ai parlé mieux le coréen, la langue de ma mère, que celle de mon père, le français. Mon premier roman, Hiver à Sokcho, je l'ai écrit pour tout ce que je n'arrive pas à dire dans ma langue maternelle. Les deux romans qui ont suivi se passent respectivement à Tokyo et Vladivostok, dans cet extrême Orient où la vie m'a menée souvent. Mes personnages y parlent anglais, coréen, japonais, russe. Jamais français. Ce français qui est pourtant la seule langue dans laquelle je me sens capable d'écrire. Elle me constitue, je l'aime. Et je lui en veux d'avoir supplanté l'autre. Pour mes personnages, la parole n'est pas le premier vecteur de communication. Ils doivent se trouver autrement. Par le corps, le dessin, la cuisine... Sans jamais y parvenir vraiment. »



Elisa Shua Dusapin et Arthur Drevfus Lundi 13 novembre Brasserie Wepler, Paris © David Raynal



Elisa Shua Dusapin Arthur Dreyfus Le vieil incendie Éditions 70é



La Troisième Main Éditions P.O.L

LAURÉAT 2023

Claudine Desmarteau, lauréate du Prix Vendredi 2023. Lundi 13 novembre



Le Prix Vendredi 2023 décerné lundi 13 novembre à Claudine Desmarteau Paris, 8e

Premier grand prix national de littérature adolescente en langue française, le Prix Vendredi a été créé en 2016 par le groupe des éditeurs Jeunesse du Syndicat national de l'édition pour valoriser le dynamisme et la qualité de création de la littérature jeunesse contemporaine.

Le Prix Vendredi a récompensé, lundi 13 novembre, Au nom de Chris de Claudine Desmarteau (Gallimard Jeunesse).

Deux mentions spéciales ont été attribuées à *Premier rôle* de Mikaël Ollivier (éditions Thierry Magnier) et *Dix-huit ans, pas trop con* de **Quentin Leseigneur** (éditions Sarbacane).

Remis pour la première fois cette année, le Prix Vendredi-Jury des jeunes pass Culture a récompensé Octave d'Arnaud Cathrine (éditions Robert Laffont).

La Fondation d'entreprise La Poste, partenaire historique du Prix, dote cette année le Prix Vendredi d'une enveloppe globale de 3000 euros.

Au nom de Chris est un thriller à destination des adolescents, qui explore les limites de l'emprise avec une tension palpable.

Adrien, élevé par une mère célibataire protectrice, est un adolescent solitaire et anxieux, confronté au harcèlement scolaire. Lors d'une nuit en forêt, il croise le chemin de Chris, un individu mystérieux et charismatique. Séduit par l'assurance et l'originalité de Chris, Adrien lui voue une confiance aveugle, permettant ainsi à une emprise dangereuse de s'établir. Le mystère s'épaissit autour de l'identité réelle de Chris et de l'influence qu'il exerce sur Adrien.

Claudine Desmarteau, après avoir obtenu son Baccalauréat littéraire et étudié à l'ESAAD (École Supérieure des Arts Appliqués Duperré), a travaillé comme Directrice Artistique dans plusieurs agences de publicité. Elle a également dessiné pour des publications telles que Le Nouvel Observateur, Télérama, Le Monde, et Les Inrockuptibles, et a publié son premier album jeunesse chez Seuil Jeunesse en 1999.

https://fondationlaposte.org/projet/claudine-desmarteau-remporte-le-prix-vendredi-2023

Sélection du Prix Vendredi 2023 Prix Vendredi - Site Internet



Prix Clara 2023 décerné le mercredi 15 novembre à sept jeunes autrices Salons de l'Hôtel de Ville de Paris

Fondé en 2006 par les Éditions Héloïse d'Ormesson, ce concours d'écriture laisse libre cours à l'imagination des jeunes. Chaque année, des centaines d'adolescents de 13 à 18 ans envoient leurs nouvelles dans l'espoir dêtre sélectionnés et de pouvoir être publiés. Depuis 2019, les Éditions Fleurus s'associent aux Éditions Héloïse d'Ormesson pour poursuivre cette action littéraire et solidaire.

Cette année, le 15 novembre en matinée, les 100 premiers lauréats du Prix Clara ont été célébrés sous la Coupole de l'Institut de France.

La Culture dans ARTE Journal: reportage





Le recueil 2023

Sept jeunes autrices nous proposent dans ce recueil leur façon unique de voir le monde. Ils nous emmènent dans leurs univers et leurs préoccupations, chaque texte s'affirme ici par sa singularité et son talent. Sept nouvelles coups de cœur.

Sommaire:

Albertine Chastagnier, L'Amour comme une plume

Églantine Vergerpion, Écris-moi un mouton

Emma Houdion, Souriez

Julia Tarin, Sorcière

Lucie Le Bars, Policier à Saint-Yves-sur-Polochon

Maiwenn Doublet, Willy

Romane Le Diouron, On a cinq ans

Les nouvelles primées sont choisies par un jury composé d'Héloïse d'Ormesson, Christine Albanel, Camilla Antonini, Dominique Blanchecotte, Gilles Cohen-Solal, Philippe Delelis, François Dufour, Isabelle Lebret, Bernard Lehut, Sarah Léon, Sarah Malherbe, Vincent Montagne, Claire Renaud, Romain Sardou, Margaux Solinas, Bernard Spitz, Hugo Spitz et Alexandre Wickham. Erik Orsenna en est le Président d'Honneur. Florence Malraux et Jorge Semprun ont longtemps participé au jury, leur souvenir nous accompagne.

https://fondationlaposte.org/projet/prix-clara-2023 https://www.fleuruseditions.com/prix-clara-2023







Préparer mon projet

Bourses de voyage Zellidja. Dépôt des dossiers du 1er novembre 2023 au 14 février 2024

Le projet vise à l'éducation et à l'autonomie des jeunes par le voyage en solitaire tout en répondant à leurs attentes et aspirations, et à encourager leur engagement personnel. Le/la candidat (e) au voyage choisit seul(e) son sujet et son pays de destination. À son retour, il s'engage à rendre un carnet de comptes, un journal de route et un rapport d'étude, ce qui l'oblige à recueillir, structurer et restituer une information très vaste et à gérer un budget contraint. Le projet vise également à soutenir l'écriture.

À l'issue de deux voyages, les jeunes se voient décernés par le jury national le titre de lauréat, et certains un prix spécifique, remis lors d'une cérémonie annuelle. **Ainsi la Fondation La Poste attribue-t-elle le Prix d'écriture.**

Le dépôt de projets Zellidja pour un voyage en 2024 est ouvert depuis le 1er novembre 2023 et jusqu'au 14 février 2024 à minuit.

Comment déposer mon projet ?

Le dépôt des projets se fait en ligne sur le site <u>www.zellidja.com</u>. Il faut créer un compte dans l'onglet « candidater » du site, puis se rendre dans « dépôt de projet » dans le menu de droite.

Le règlement des bourses Zellidja est disponible dans le menu de droite. Il doit être lu et signé en ligne pour valider le dépôt du projet.

Lectures spectacles







De gauche à droite : Françoise Gillard, Danièle Lebrun, Maud Rayer, Salomé Benchimol et Alain Ghazal.

Premier rendez-vous des femmes avec l'Histoire : la Commune de Paris. Les Soirées de la Fondation La Poste

Le 20 novembre 2023, à l'Auditorium du Lemnys, Siège du Groupe La Poste, la Compagnie Les Signatures a présenté, dans le cadre des Soirées de la Fondation La Poste, une lecture-spectacle de grande qualité, réalisée à partir de correspondances et de récits de femmes inconnues ou ignorées qui sont entrées dans le combat politique pendant la Commune de Paris.

Le 19 juillet 1870, la France déclare la guerre à la Prusse. Dans les mois qui suivent, son armée essuie défaite sur défaite. L'Empire s'effondre, la République est proclamée. Le gouvernement, doutant de la victoire, travaille à la signature d'un Armistice, puis met en œuvre la capitulation. Le peuple de Paris ne l'admet pas. Il s'oppose à une Assemblée majoritairement monarchiste et au gouvernement de Thiers réfugiés à Versailles. Il obtient d'organiser des élections municipales : c'est dans ces circonstances que les habitants de la capitale instituent la Commune de Paris. Il finit par prendre les armes contre les Versaillais, qualifiés de capitulards voire de traîtres. Du 18 mars au 28 mai 1871, Paris est le théâtre d'une expérience d'autogestion et de révolte armée. Une population jusqu'alors invisible se fait entendre, composée majoritairement d'ouvriers et artisans, d'hommes mais aussi de femmes.

Vivre un tel événement hors du commun pousse à écrire. Une littérature s'invente au printemps 1871 pour dire l'humiliation devant les effrovables sanctions imposées par Guillaume II, les souffrances physiques pendant le siège, l'attachement à la République, l'utopie d'une ère nouvelle plus fraternelle et sociale, la résistance armée sur les forts et les barricades, la brutalité de la répression versaillaise. Puis pour décrire les condamnations, la fuite vers l'étranger et l'exil. Notre montage s'intéresse à cette nouvelle littérature plutôt qu'aux auteurs consacrés, en mettant en lumière les correspondances et récits de femmes, écrivaines longtemps inconnues ou ignorées.

Le montage proposé s'attache à montrer que l'un des phénomènes majeurs de la Commune est l'entrée de nombreuses femmes dans le combat politique. Les femmes de Paris imposent leur existence, revendiquent un programme social, se battent sur les forts et les barricades fusil à la main. Nous le savons par leurs correspondances et leurs témoignages. Le spectacle contribue à sortir des brumes du silence ces femmes qui ont été maintenues hors de l'Histoire pendant des dizaines d'années.

Intervenants: Françoise Gillard, sociétaire de la Comédie-Française, Salomé Benchimol, membre de l'Académie de la Comédie-Française (promotion 2019-2020), Danièle Lebrun, pensionnaire de la Comédie-Française, Maud Rayer et Alain Ghazal

Choix et le montage des textes :

Nelly Antoine et Marc Sebbah, avec la collaboration d'Hélène Thill. Compagnie Les Signatures





Les Sentinelles de l'oubli Un documentaire réalisé et écrit par Jérôme Prieur

- Le 29 novembre 2023 à 18h30, Bibliothèque nationale et universitaire de **Strasbourg (Strasbourg, Grand Est)**
- Le 4 décembre 2023 à 20h, Cinémathèque française, Paris
- en replay sur LCP.FR et la chaîne Youtube

Les monuments aux morts de 1914-1918 nous sont devenus si familiers qu'on ne les voit plus. C'est un musée invisible qui a fini par se confondre avec les paysages de France. Et puis un beau jour, une sculpture arrête notre regard, ici un soldat monte à l'assaut, ailleurs une jeune femme pleure dans un champ devant un casque... Une autre histoire apparaît, le plus gigantesque projet artistique peut-être depuis les cathédrales. Un grand chantier qui va s'étendre des années 1920 à la fin des années 1930, dans toutes les communes, à travers tous les départements.

Les morceaux d'un récit en trois dimensions semblent avoir été dispersés à travers le pays, comme les séquences d'un film qui aurait été mis en scène dans la pierre, au moment même où le cinéma muet est en train de devenir cinéma parlant. Grâce au film de Jérôme Prieur, ces statues se mettent à parler. Elles nous font entrer dans un monde parallèle au nôtre, là où continuent de vivre les fantômes de la Grande Guerre.

Les Sentinelles de l'oubli de Jérôme PRIEUR. Documentaire. France. 2023. 84 minutes, musique Marc-Olivier Dupin, Mélisande Films, ECPAD / LCP

Bande-annonce du film:

https://fondationlaposte.org/projet/les-sentinelles-de-loubli-un-film-de-jerome-

https://www.melisandefilms.fr/







Colloque de l'Observatoire de la lecture et de l'écriture des adolescents - 7e édition :

« Les adolescents et leurs pratiques de l'écriture au XXIème siècle : nouveaux pouvoirs de l'écriture ? »

Le 12 décembre 2023 - Maison de la Poésie, Paris 3e

Tandis que l'écriture, sa pratique et son apprentissage réinvestissent aujourd'hui l'espace public, le champ de l'écrit se trouve profondément redessiné sous l'influence des nouvelles technologies. En ouvrant de nouveaux espaces (plateformes, réseaux sociaux, messageries, etc.), en renouvelant les supports (smartphones, tablettes, etc.), en décuplant les fonctions (communication, expression d'opinion, etc.), elles permettent le déploiement de nouvelles formes d'écriture et modifient également le rapport à la lecture. Des applications liées à l'intelligence artificielle, comme ChatGPT, sont en particulier porteuses d'un profond renouvellement des manières d'écrire.

En s'appuyant sur certaines données saillantes d'une enquête nationale conduite en 2022 par Lecture Jeunesse, le colloque entend revenir sur plusieurs questions : que savons-nous réellement des pratiques d'écriture des adolescents ? Quels écarts sociaux et genrés observe-t-on dans ces pratiques? Quels liens existe-t-il entre écriture manuscrite et écriture numérique ? Où et comment les adolescents apprennent-ils à écrire aujourd'hui?

Chercheurs, universitaires et professionnels de la médiation et de l'éducation discuteront ces questions de facon nuancée, à partir de champs disciplinaires différents - sociologie, linguistique, didactique - en explorant des voies possibles de renouvellement des médiations du lire/écrire en direction des adolescents.

Association Lecture Jeunesse En savoir plus sur l'événement Pour assister au colloque (événement gratuit sur inscription)

Maison de la Poésie de Paris 157 Rue Saint-Martin 75003 Paris mar. 12 déc. 2023 : 9h - 17h30



Éditions de correspondances soutenues par la Fondation Novembre 2023



Manouchian

Missak et Mélinée Manouchian, deux orphelins du génocide des arméniens engagés dans la Résistance française. Éditions Textuel, 192 pages. Parution le 8 novembre 2023.

Quatre-vingts ans après son exécution et celle de ses camarades de l'Affiche rouge, Missak Manouchian fait son entrée au Panthéon, accompagné de sa femme Mélinée. Cet ouvrage retrace l'itinéraire de ce couple de résistants communistes, tous deux orphelins survivants du génocide des Arméniens de 1915.

Missak et Mélinée se sont rencontrés dans le Paris du Front populaire et c'est ensemble qu'ils s'engagent au sein d'un groupe armé très actif de la Résistance, les FTP-MOI de la région parisienne. Repérés, filés, arrêtés et torturés par les policiers français au service de l'occupant allemand, 23 d'entre eux sont condamnés à mort lors du procès de l'Affiche rouge : 22 seront fusillés le 21 février 1944 et la vingt-troisième, Golda Bancic, sera guillotinée en Allemagne quelques semaines plus tard.

En reconstituant le parcours des Manouchian, les trois historiens Astrig Atamian, Claire Mouradian et Denis Peschanski ont mené une enquête dans des archives inexplorées jusque-là. De nombreux documents inédits - photographies, correspondances, archives familiales, policières et administratives... - jalonnent ce passionnant récit.

Éditions Textuel

https://fondationlaposte.org/projet/missak-et-melinee-manouchian



Épistolaire n°49 - Revue de l'AIRE Ces méchantes lettres

Sous la direction de Geneviève Haroche-Bouzinac. Association interdisciplinaire de recherche sur l'épistolaire. Parution le 10 novembre 2023

Le numéro 49 de la revue Épistolaire qu'elle édite, se compose d'un dossier intitulé « Ces méchantes lettres » dont l'objet est de mettre en valeur et d'étudier une dimension souvent sous-évaluée dans la lettre : l'agressivité, sous toutes les formes qu'elle peut prendre dans la communication à distance. Si l'entretien épistolaire s'établit en général sur un lien d'amitié, d'amour, ou simplement d'intérêt pour l'autre, il peut aussi se nourrir d'oppositions, de querelles, qui font perdurer ce lien mais de façon conflictuelle. La lettre peut alors servir à « régler des comptes », empruntant pour cela toutes les ressources de la communication à distance et de la rhétorique épistolaire. L'objet de ce dossier est donc d'explorer ce large spectre de la communication épistolaire généralement peu mis en lumière par les études de correspondances. La couverture de ce numéro est l'affiche du film d'Henri-Georges Clouzot, Le Corbeau, dont l'intrique est basée sur l'envoi de lettres anonymes, particulièrement « méchantes ».

Librairie Eyrolles, sommaire du numéro 49

Collection, Revue de l'AIRE

Site de Association Interdisciplinaire de Recherches sur l'Epistolaire https://fondationlaposte.org/projet/revue-epistolaire-ndeg49-octobre-2023-cesmechantes-lettres

Manifestations du Musée de La Poste





« Nouvelles du paradis - La carte postale de vacances » Jusqu'au 18 mars 2024

Musée de La Poste, Paris 15e

Si chacun a une histoire avec la carte postale, la connaissons-nous vraiment? L'exposition offre pour la première fois aux visiteurs l'opportunité d'appréhender la carte postale sous tous ses aspects, à tous les stades de son existence :

1. Objet visuel: la fabrique du regard touristique

Depuis la fin du XIXe siècle, la carte postale joue un rôle clef dans la mise en images des territoires. Elle deviendra un rituel vacancier avec l'essor des congés payés et du tourisme de masse.

2. Objet économique : l'essor d'une industrie

Soumis à une concurrence de plus en plus rude, les éditeurs de cartes postales, véritables entrepreneurs de l'image, convoitent les sites touristiques fréquentés, amendant sans cesse leurs collections pour qu'elles coïncident au mieux avec les goûts changeants des consommateurs, retouchant au besoin les photos pour, par exemple, ajouter un ciel bleu azur au point de vue « idéal ». En parallèle, ils développent de nouvelles stratégies publicitaires en créant une large variété de supports de promotion, présentés ici au public.

3. Objet de correspondance : l'émergence d'un rituel

Lors de l'apparition de la carte postale dans l'Europe des années 1870, dévoiler dans la sphère publique une correspondance associée à l'intimité fait débat. Progressivement, ses utilisateurs qui évaluent l'intérêt de ce support peu couteux et illustré, s'adaptent et inventent de nouvelles formes d'écriture, allant de la simple marque d'affection à la rédaction du récit condensé en quelques lignes.

4. Objet de collection : une postérité inattendue

En plus de contribuer au lien social, la carte postale se veut support de documentation pour les amateurs de traditions et de contrées lointaines. Mieux, elle se hisse rapidement au rang d'objet de collection, à travers des circuits d'échange à l'échelle mondiale.

Le parcours de l'exposition prend fin sur le nouveau récit vacancier qui se perpétue à l'heure des réseaux sociaux sous une pratique associant texte et photo... à l'instar des cartes postales d'hier!

Musée de La Poste 34 Boulevard de Vaugirard, 75015 Paris

Pour en savoir plus



Teaser de l'exposition Mêlant histoire, ethnologie et art contemporain, la nouvelle exposition

du Musée de La Poste vous invite à découvrir la carte postale dans un éblouissant voyage en recto-verso. Laissez-vous gagner par le charme de cette exploration érudite, populaire et joyeuse!

Auteurs

Nathalie Jungerman. Rédactrice en chef. ingénierie éditoriale (indépendante) Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly

FloriLettres: ISSN 1777-563

Éditeur Directeur de la publication

Fondation d'Entreprise La Poste **CPB707** 75757 Paris Cedex 15 Tél: 07 84 37 16 77 fondation.laposte@laposte.fr

www.fondationlaposte.org/

Pour être informé du prochain numéro de Florilettres :







